

33

IMAGES

VERS MESSINE



30 millièmes

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 727 — LE CAIRE (EGYPTE)
15 AOUT 1943



L'ÉCHEC DE HITLER À COMPLÉTER SON MOUVEMENT DE PINCES SUR MOSCOU EN 1941 A INSPIRÉ CETTE CARICATURE.



« KUKRYNISKY » TOURNE EN DÉRISION LES EFFORTS DE GEBBELS POUR FAIRE DU FUHRER ENFLE ET DIFFORME UN SUPER-HOMME.

CARICATURES SOVIÉTIQUES

Depuis l'invasion de la Russie par les Allemands, les caricaturistes soviétiques se sont assigné un seul but : souligner le ridicule d'un ennemi trop odieux pour être ridiculisé par les mots. Les caricatures suivantes sont l'œuvre de « Kukryniksky », un des crayons les plus

célèbres de Russie. Elles ont paru dans presque tous les grands journaux soviétiques, accompagnées d'une légende satirique, et ont été aussi utilisées comme affiches de guerre. Leur réalisme vigoureux est de nature à impressionner fortement les masses russes.

« Kukryniksky » n'est pas un seul, mais trois artistes, qui s'appellent Krylov, Kuprianov et Sokolov, et qui travaillent ensemble pour tous les dessins publiés sous ce nom. L'an dernier, leur collaboration leur valut le prix annuel « Joseph Staline » des meilleures caricatures politiques. On n'en sera pas surpris.



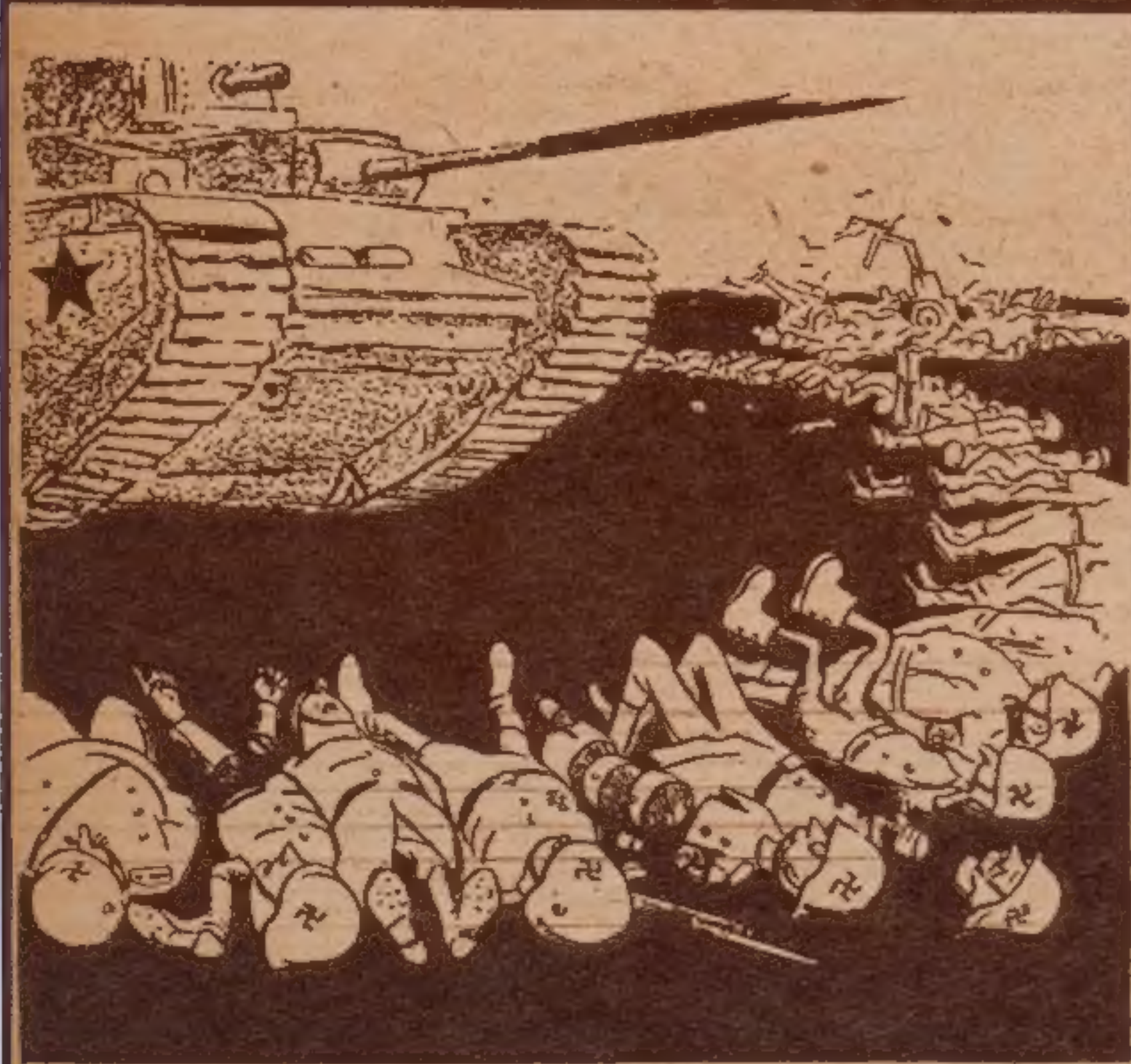
LES SOLDATS MORTS REPROCHENT À GEBBELS DE DISSIMULER LEUR MORT.



HITLER ET MUSSOLINI PRESSURENT LE QUISLING FRANÇAIS.



UN DES GÉNÉRAUX D'ADOLF HITLER SALUE SON FUHRER.



RETOUR DE L'U.R.S.S.

I-Hitler a préparé sa propre abdication

déclare M. ROGER GARREAU

M. Roger Garreau, ministre plénipotentiaire de France en Russie, vient de passer quelques jours au Caire, en route pour Alger où il va prendre contact avec le général de Gaulle et les membres du Comité Français de Libération Nationale. Occupant un des postes d'observation les plus importants de cette guerre, du fait de ses fonctions diplomatiques en U.R.S.S., M. Garreau a bien voulu nous faire d'intéressantes déclarations sur l'Union Soviétique. Au moment où, dans le monde entier, la situation politique et militaire évolue avec une rapidité dramatique, les hommes d'Etat doivent, plus que jamais, faire preuve de vigilance et se pénétrer de leurs nouvelles responsabilités. Les manœuvres de l'Axe pour échapper à son destin n'échoueront totalement que si le front commun des Nations Unies, cimenté dans la guerre, demeurera aussi solide dans la liquidation de la guerre et la construction de la paix. Comme le laisse entendre le clair exposé du diplomate français, le jour est venu de regarder en face les réalités de cette situation.

Voici les déclarations de M. Roger Garreau :



« **A** l'heure actuelle, l'Union Soviétique est à l'apogée de sa puissance militaire. Les énormes ressources en hommes et en matériel dont elle dispose lui ont permis, malgré l'occupation par l'ennemi de territoires qui étaient parmi les plus peuplés et les plus productifs de l'Union, non seulement de compenser les lourdes pertes subies au cours de deux années d'une bataille à peu près ininterrompue, d'une ampleur et d'une férocité sans précédent, mais d'accroître régulièrement les effectifs de l'Armée Rouge, son armement et sa capacité d'action. Un gigantesque travail a été accompli à l'arrière qui a donné au haut commandement soviétique d'innombrables usines de production de matériel de guerre. Les nouveaux types de tanks et d'avions mis en œuvre par l'Armée Rouge dans la bataille actuelle surclassent nettement ceux

de l'armée ennemie. Nos pilotes du groupe « Normandie » ont été enthousiasmés par la perfection des chasseurs « Yaks » de fabrication entièrement soviétique, qui leur ont permis d'abattre en quelques semaines plus de 40 appareils nazis.

« En même temps, le réseau des voies de communications ferroviaires a été considérablement amélioré, et les gains de terrain obtenus depuis le début de l'hiver dernier avaient rendu à l'Armée Rouge l'usage de lignes de rocade et d'approvisionnement qui facilitaient ses mouvements et les vastes opérations offensives en cours.

DÉMORALISATION PROFONDE

« L'inquiétude qui régnait l'été et l'automne derniers quant à l'issue de la terrible bataille défensive qui se termina pour les Allemands par la catastrophe de Stalingrad a fait place aujourd'hui à une sérénité et à une confiance joyeuses, fondées sur la constatation d'un affaiblissement matériel et moral irrémédiable de la Wehrmacht. Il ne s'agit plus de savoir si l'Allemagne peut être battue, mais combien de temps encore pourra durer sa résistance. Certes, les forces allemandes continuent à lutter farouchement, mais l'interrogatoire des prisonniers dénote une profonde démoralisation et comme une indifférence fataliste à l'égard du désastre final que tous considèrent maintenant inévitable. La propagande exercée depuis quelque temps par le Comité de l'Allemagne Libre, constitué à Moscou sous la présidence de l'écrivain Erich Weinert, secondé par le major comte von Einsiedeln, petit-fils de Bismarck, dans les camps de prisonniers, obtient des succès significatifs.

« Quant à l'offensive en cours, dont les succès initiaux ont été foudroyants et ont fait tomber en quelques jours le grand saillant d'Orel, que les Allemands avaient transformé en une forteresse réputée imprenable, elle se développe avec une rapidité qui permet de prévoir, à brève échéance, un repli général des forces allemandes sur la ligne du Dniepr.

INUTILES MANŒUVRES

« Mais les opérations militaires ne sont plus aujourd'hui qu'un des facteurs de la situation générale. Les puissances de l'Axe, conscientes de l'inutilité de poursuivre une guerre sans issue, cherchent maintenant le salut dans les manœuvres diplomatiques qui apparaissent déjà au grand jour. Il est évident que Benito Mussolini ne s'est retiré que parce que le gouvernement du Reich avait jugé utile de l'éliminer, afin de substituer en Italie à un pouvoir fasciste qui ne pouvait traiter des conditions de paix avec les gouvernements des Nations Unies, le nouveau gouvernement du maréchal Badoglio. Ce gouvernement fantoche a pour mission d'obtenir pour l'Italie une capitulation, dont les conditions modérées pourraient constituer un précédent en faveur de l'Allemagne elle-même.

« Sur ce plan, les conférences décisives qui sont en cours au grand quartier général de Hitler peuvent nous apporter dans les prochains jours de grandes surprises. Il est permis de prévoir que, en sacrifiant au préalable son associé Mussolini, Hitler a préparé sa propre abdication afin de laisser à un nouveau gouvernement allemand le soin de sauver ce qui peut être sauvé du Reich avant qu'il ne soit trop tard, c'est-à-dire avant que la destruction totale de la puissance militaire allemande sur le front oriental ait ouvert l'Allemagne à la ruée vengeresse de tous les peuples si cruellement opprimés et torturés depuis plusieurs années. »

II-Les Russes sont satisfaits du cours des événements nous dit un diplomate français

Revenu de Russie il y a quelques jours, ce jeune diplomate français, plein de talent et de curiosité, nous a donné en quelques instants le fruit de ses observations en Russie. Particulièrement bien placé pour tout voir, il a retenu une foule de détails que nous rapportons à nos lecteurs, sûrs de l'intérêt qu'ils vont susciter. Nos lecteurs ne se lasseront pas d'entendre des nouvelles fraîches de ce peuple qui a étonné le monde par son endurance et son farouche courage.

LES PRIVATIONS DES CIVILS

C'est en privant durement sa population civile que Staline a pu nourrir son armée. Les diplomates jouissent d'un régime de faveur relative, mais leurs rations sont tout de même très maigres. Et pour le peuple, la vie est un problème constant. J'ai eu l'occasion de rencontrer des réfugiés de Leningrad, et ils m'ont appris des choses terrifiantes sur le siège. L'on mangeait la colle des affiches dissoute dans de l'eau, parce qu'elle contient de la farine, l'on résistait par des miracles de ténacité, malgré l'artillerie qui tonnait toute la journée, bien plus terrible que les raids aériens.

500.000 personnes seraient mortes de faim à Leningrad.

A Moscou, j'ai entendu des petits enfants qui jouaient dans une cour à un jeu d'illusions : ils se racontaient entre eux ce qu'ils aimeraient manger. Une petite fille dit qu'elle avait mangé un « pirog », gâteau salé que l'on trempe dans la soupe. Et tous les enfants de s'indigner, de la traiter de voleuse ou de menteuse. L'affaire fut si grave qu'il fallut appeler la maman de la petite fille en témoignage de sa bonne foi !

Mais la situation actuelle de la Russie est excellente, elle ne pourra que s'améliorer.

LES RUSSES VAINCRONT

L'offensive du printemps de Hitler a lamentablement échoué. Et il serait faux de croire que les Allemands n'en attendaient pas de résultat décisif. L'on a trouvé sur les prisonniers allemands des papiers qui portaient : « Demain Byelgorod, dans huit jours Moscou, dans un mois toute la Russie. » Ils ont attaqué sur un front très étroit, avec plus de 6.000 tanks, et espéraient obtenir des ré-

sultats foudroyants. Mais, par un hasard miraculeux, ils sont tombés sur une partie du front qui était défendue par des troupes d'élite commandées par un général jeune et fougueux, Rokossovsky, le défenseur de Stalingrad. C'est une des grandes figures de la Russie, ce général d'origine polonaise qui a su porter la résistance de ses hommes à un degré insurpassable.

J'ai lu dans la presse étrangère qui parvenait à Moscou que l'on attribuait la direction des opérations à Timochenko. C'est une erreur qui ferait sourire un Russe qui s'occupe des affaires militaires de son pays. Timochenko n'a plus qu'un commandement réduit dans le nord. Cela est dû en partie à des fautes commises, et aussi à l'abandon du système de commandement adopté au début des opérations.

L'on avait divisé le front en trois secteurs : celui du nord commandé par Vorochilov, celui du centre par Timochenko, celui d'Ukraine par Boudienny. Le mot d'ordre de la résistance était Leningrad, Moscou, Odessa. Mais le front d'Ukraine céda, et il fallut reculer jusqu'à Rostov qui fut reprise en hiver. L'on écarta Boudienny, et, en 1942, c'est Timochenko qui dirige les opérations dans le sud, avec le mot d'ordre Voronezh, Stalingrad, Rostov. De nouveau l'on céda à Rostov et les Allemands se précipitèrent dans le Kouban, croyant avoir surpris la clé de la Russie. Mais la résistance de Stalingrad transforma cette victoire en une dangereuse aventure que les Russes exploitèrent, portant aux Allemands des coups qui ruinèrent leur suprématie militaire.

L'on changea alors le système du commandement militaire. Au lieu des immenses corps d'armée où la liaison est difficile — et la liaison demeure, malgré les réformes, déficiente en Russie — l'on substitua le système de l'indépendance des généraux de corps d'armée et même des généraux de di-

vision, hommes jeunes, de trente à trente-cinq ans, dont l'initiative s'est manifestée avec un bonheur extrême. C'est Zhukhov qui est le chef de l'état-major, et Staline qui assume les fonctions de généralissime. Je dois reconnaître que ses qualités de métier se sont révélées étonnantes ; il s'est occupé lui-même des opérations avec une compétence militaire parfaite, dans l'assaut de sa ville, Stalingrad. J'ai survolé Stalingrad. Il n'y reste rien que des pans de murs et le tracé des maisons, comme dans une ville morte.

Aujourd'hui, les Russes dominent leur adversaire, et la victoire d'Orel est significative à cet égard. Les 12 salves de 120 canons tirées à son occasion à Moscou démontrent que les Russes, qui ne sont pas très exubérants à l'ordinaire, sont satisfaits du cours des événements. Nous avions l'impression que l'issue de la guerre est proche et qu'elle sera décidée quand les chefs décideront de lancer l'offensive générale.

LA PRODUCTION DES ARMES

Certains observateurs étrangers estiment que la production en armes de la Russie est aussi grande que celle des usines américaines. Certaines de leurs armes sont inconnues des Allemands, en particulier le canon antiaérien Katouchka, dont les obus, en explosant, projettent d'autres balles, qui explosent à leur tour. L'on a dit que ce canon est cause de l'efficacité du barrage antiaérien de Stalingrad. Les chars et les avions sont excellents, en particulier le « Yak », avion de chasse dont certains pilotes du groupe « Normandie » m'ont fait l'éloge.

LES FRANÇAIS A L'HONNEUR

Ces pilotes du groupe « Normandie » ont reçu l'accueil chaleureux que l'on réserve à tous les Français en U.R.S.S. Ils se sont battus au centre même des opérations



Des fantassins rouges s'apprêtant à attaquer une gare dans la vallée du Kouban.

de ces derniers jours avec un tel courage que cinq d'entre eux ont reçu une décoration très importante de l'Armée Rouge.

Ils jouissent d'une grande popularité dans la « Pravda » et l'« Izvestia » ; ils ont été interviewés dans la presse et à la radio. Le Kolkhose (ferme communiste) de Kiergisi les a invités à venir lui rendre visite après la guerre. Ils ont été félicités personnellement par le général Gromoff, commandant des forces aériennes, et à un meeting organisé en leur honneur, ils ont été applaudis cinq minutes sans interruption — ce qui est beaucoup si l'on songe que Staline n'est applaudi que quinze minutes, quand il apparaît !

La France est très aimée, et l'on contribue à la faire connaître en traduisant des livres français. La « Chanson de Roland », avec une préface d'Ilya Ehrenburg, un livre d'Aragon, viennent de paraître. Jean-Richard Bloch qui est là-bas vient de publier un roman intitulé « Toulon ».

JE N'AI PAS CONNU STALINE

Je n'ai pu connaître Staline. Il est encore impossible, pour la plupart des diplomates étrangers, de s'approcher du grand chef qui s'enveloppe dans le mystère de son activité. Je n'ai parlé qu'à Lozovsky, le secrétaire aux Affaires Étrangères, qui s'occupe de l'Information. Il fait figure d'ancien bolchevique, enfant gâté du régime. Seul parmi tous les chefs, il laisse ses cheveux en désordre, ne prend pas soin de sa tenue, tandis que pour les autres fonctionnaires, des vêtements impeccables sont de rigueur. Quand il paraît, il parle très peu. Tout ce que j'ai vu de lui pendant de longs mois, ce sont des sourires minces et compassés qu'il vous adresse au cours de la conversation. Je suppose que la sténo qui est présente doit en retenir la longueur des pauses et la nuance de ses sourires.

Un autre personnage célèbre à Moscou, c'est le général comte Ignatief, qui a été page de l'impératrice, puis attaché militaire à Paris avant la Grande Guerre. Il eut une jeunesse dissipée, goûtant à tous les plaisirs, fréquentant le grand monde. Seul, à l'ambassade de Paris, il se distingua en soutenant le nouveau régime soviétique. Aujourd'hui, dans sa noble vieillesse, il fait des cours dans une école militaire de Moscou. Avec ses cheveux blancs, dans son bureau, à côté du portrait de Staline, figure celui du général Ioffe et d'une danseuse qu'il a connue dans sa jeunesse.

Il y a aussi Weinert, le président du mouvement de l'Allemagne Libre. C'est un poète de

sentiments sincères, qui est parvenu à rallier plus de dix mille adhésions parmi les Allemands qui l'entourent. Il semble que sa parole humaine soit entendue avec beaucoup de bienveillance.

LE PLUS GRAND FILM DE GUERRE

Le film de Stalingrad est le plus grand film de guerre que j'aie jamais vu. Jamais on n'a moins essayé de remplir la trame du film, de scènes montées ou fausses. Toutes les photos sont absolument vraies. Pour s'assurer de sa sincérité, il suffit de rappeler que 80 % des cinéastes qui ont filmé Stalingrad sont morts là-bas. Des moments émouvants surgissent bien que l'on ait essayé de supprimer toute emphase. Quand l'armée qui venait relever Stalingrad pénètre, et quand les hommes s'embrassent, bien que l'on glisse sur de passage, l'on sent le grandiose.

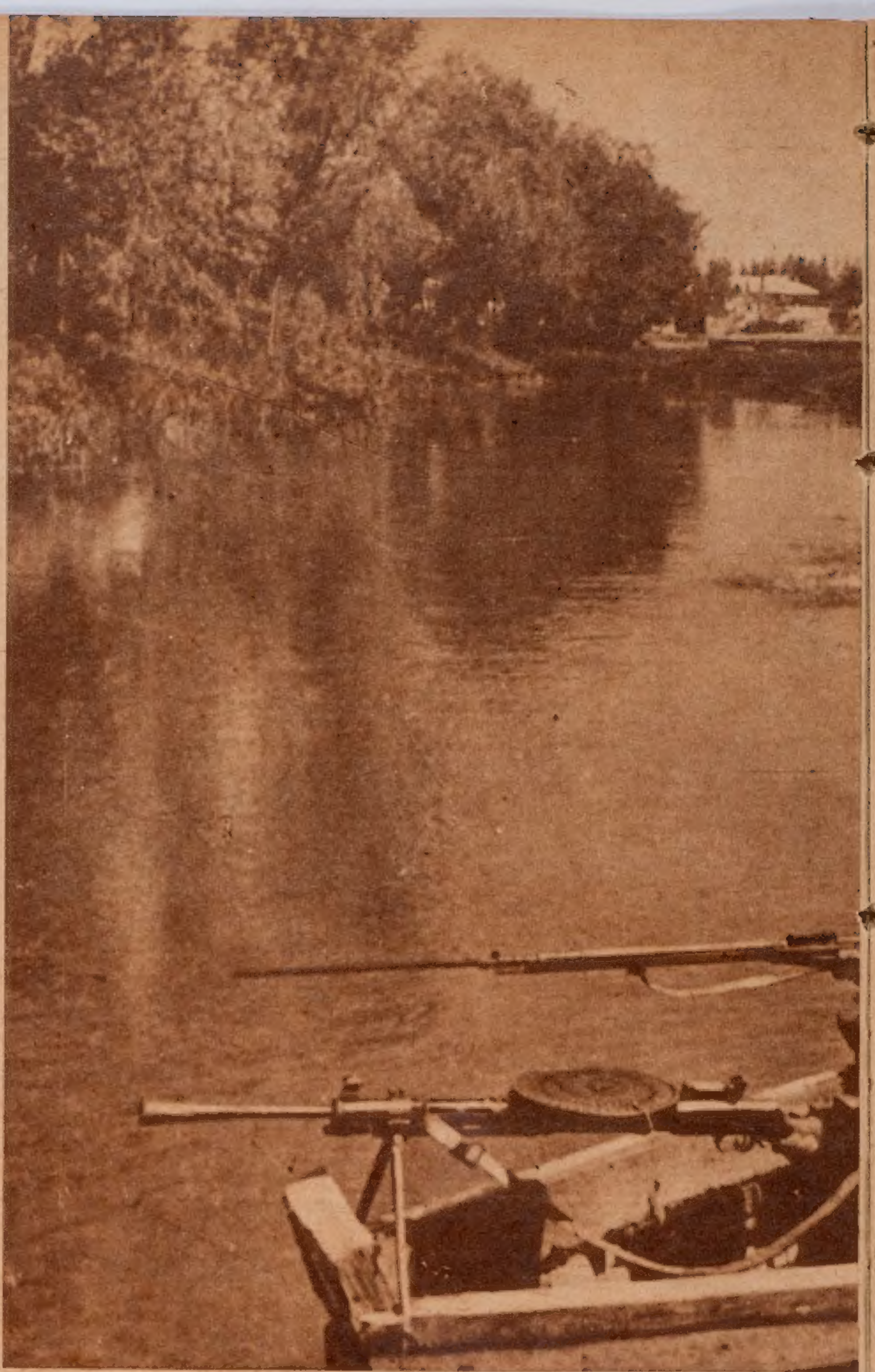
Il y a 45 théâtres à Moscou, qui jouent tous les soirs. Pour avoir une place, quand l'on n'est pas du corps diplomatique, il faut attendre trois jours. Les pièces sont parfois excellentes, comme « Les carillons du Kremlin » où l'on voit sur la scène Staline, Lénine et un couple de Russes Blancs qui sont terrifiés du sort qui leur est réservé à l'arrivée du communisme et sont étonnés par son humanité.

L'action d'une autre « Au nom de la vie » se passe en France occupée. Quant à l'Opéra, l'on y joue les pièces classiques, telles que la « Traviata », la « Tosca » et « Aida », quand on se serait attendu à des œuvres plus modernes.

LA VACHE DU PAYSAN HURLAIT

Les vertus morales de la nation sont constamment encouragées par des slogans tels que « Famille, Honneur, Patrie ». L'on a rendu aux uniformes des officiers les épaulettes, pour renforcer leur sens de la dignité.

En définitive, il y a chez tout le monde une détermination absolue, une haine réelle du fascisme et des Allemands. Les atrocités commises par les nazis sont innombrables. Elles ont blessé les sentiments de tous les Russes qui, sans exception, ont perdu un père ou un frère dans la guerre. J'entendais récemment ce cri d'un paysan, qui revenait de son village où l'on avait tué son enfant et sa vache : « Ils ont tué, égorgé mon enfant et ma vache. Et ma vache criait, criait, quand on l'égorgeait, car elle avait mal ! » Remarque bien naturelle d'un paysan, touché dans son amour et son intérêt à la fois !



QUAND L'ALLEMAND JUGE LE RUSSE

I V A N vu par Fritz

Le soldat russe est, sans conteste, une des causes principales de l'échec des plans de conquête de l'Allemagne. Sans lui, le monde aurait été à la catastrophe comme, sans la Grande-Bretagne qui a résisté aux pires moments de la guerre, la Russie aurait livré une lutte par trop inégale. Que pense l'Allemand de cet adversaire sans lequel ses rêves d'hégémonie auraient eu des chances d'être réalisés ?

La fureur des nazis contre une telle conduite n'a d'égale que l'étonnement où les laissent des hommes animés d'un héroïsme aussi total. Comment, se demandent-ils, ces diables de Russes qui se nourrissent de pain noir, de soupe de choux et de thé peuvent-ils combattre avec une telle vitalité et une telle détermination quand tout semble perdu ? Qu'est-ce qui fait d'eux un si formidable adversaire ?

La conduite des soldats russes a irrité au plus haut point la race maîtresse pendant deux années. En juin 1941, une armée soviétique fut cernée et annihilée entre Bialystok et Minsk. Les Allemands en conçurent-ils une joie sans mélange ? Pour être fixés sur ce

Les nazis ont souvent et éloquentement parlé du soldat russe dans d'innombrables tirades radiophoniques ou autres où ils lui reconnaissent, peut-être sans le vouloir expressément, de grandes qualités.

Il faut citer, par exemple, la déclaration du chef d'état-major de la 12ème Armée allemande, laquelle, après neuf mois, parvint finalement à réduire le bastion formidable de Sébastopol. Cet officier décrit en termes exaspérés la résistance opposée par les troupes soviétiques et la façon opiniâtre dont elles défendaient chacune des fortifications de la place forte, comme s'il s'agissait du combat décisif. « Un blockhaus, rapportait-il, était tenu par 30 soldats russes. Nous arrivâmes à proximité de cet ouvrage. Là nous abatîmes un mur et lançâmes une grenade à main. Vingt-cinq des 30 défenseurs furent tués sur le coup. Mais les cinq autres se rendirent-ils ? » La réponse, relevait amèrement l'officier allemand, fut un « non » décidé. Les cinq Russes qui restaient durent être réduits par l'argument des balles.



Ci-dessus : un groupe de soldats soviétiques courant à l'assaut dans une plaine du Kouban.



Le général Rokossovsky qui commande les armées soviétiques sur le front d'Orel et de Byelgorod. C'est un des meilleurs spécialistes russes de la guerre offensive.

Des combats se déroulent sur toute la longueur du front oriental. Les Russes ont jeté quatre têtes de pont sur la rive droite du Donetz. Voici quelques soldats rouges traversant le fleuve.



distance. La surprise fut complète et les Allemands, une fois de plus, connurent la débâcle.

Résumant les qualités du combattant soviétique, le capitaine Schott de l'armée allemande a récemment publié les préceptes suivants dans le « Militarwochenblatt ». Adressés au soldat « qui veut survivre en Russie », ces conseils rendent un hommage involontaire aux adversaires soviétiques :

« Le soldat en Russie doit être un chasseur. Le plus grand avantage du bolcheviste sur l'Allemand est son instinct grandement développé et son indifférence à la température et au terrain. L'Allemand doit être capable de marcher à la dérobée et de se faufiler comme un chasseur.

« Le soldat en Russie doit pouvoir improviser. Le bolcheviste est un maître en improvisation. Il jette des bombes de planeurs et sait comment faire un usage du matériel capturé. Nous avons appris de lui comment construire des abris mobiles pour l'hiver, et comment construire des routes avec des troncs d'arbres à travers les marécages.

« Le soldat en Russie doit être constamment en mouvement. Il est difficile qu'un jour passe sans que les Russes, quoique faibles, ne tentent d'exercer une poussée contre nos lignes. Jour après jour, ils essayent d'améliorer leurs positions.

« Le soldat en Russie doit être toujours vigilant. Le Russe attaque pendant la nuit et par temps de brume. Au front l'on doit rester éveillé la nuit et prendre du repos pendant le jour. Mais, en Russie, il y a une très petite différence entre le front et l'arrière, et quiconque repose ses armes à l'est de la vieille frontière du Reich peut le regretter un moment plus tard.

« Le soldat en Russie doit être dur. Les vrais hommes doivent pouvoir combattre aussi bien à 40 degrés de froid que dans les grandes chaleurs tropicales, aussi bien dans la boue jusqu'au genou que sur le sable rocailleux. Les victimes des attaques bolchevistes massives offrent souvent un spectacle devant lequel le jeune soldat doit durcir son cœur. Seuls les hommes qui ne perdent pas leur contrôle ni leurs nerfs quand la mort les menace sont qualifiés pour lutter contre le bolchevisme. »

Telle est l'image du soldat russe décrite par ceux qui sont le mieux placés pour le connaître, autrement dit ses ennemis. Il est fort, agressif, ingénieux, brave et rapide.

point, lisons ce qu'écrivit à cette époque un analyste militaire autorisé, le colonel Soldan :

« La différence entre le Russe de Tannenberg (1914) et celui de Bialystok et de Minsk (1941), c'est que le premier se rendait lorsqu'il était cerné, tandis que le second combat jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ce n'est pas comme les campagnes de Pologne ou de France. Dans des situations absolument désespérées, les Russes continuent à se battre. A l'exception d'une minorité de soldats, d'ailleurs indifférents, la grande masse des combattants ne se rend jamais. »

Et le colonel Soldan d'ajouter :

« Les Russes furent les premiers à reconnaître et à écrire dans leurs manuels de guerre que les développements modernes ont de nouveau rendu possibles les batailles d'annihilation de 1914 et de 1915. Les Français et les Britanniques tenaient à la théorie de la défense ; les Russes croyaient fermement à l'efficacité de l'offensive. Ainsi il se trouve qu'ici, à l'Est, nous avons affaire à un ennemi dont les doctrines, l'entraînement et l'équipement sont à maints égards semblables aux nôtres. »

Un autre jugement allemand sur le soldat

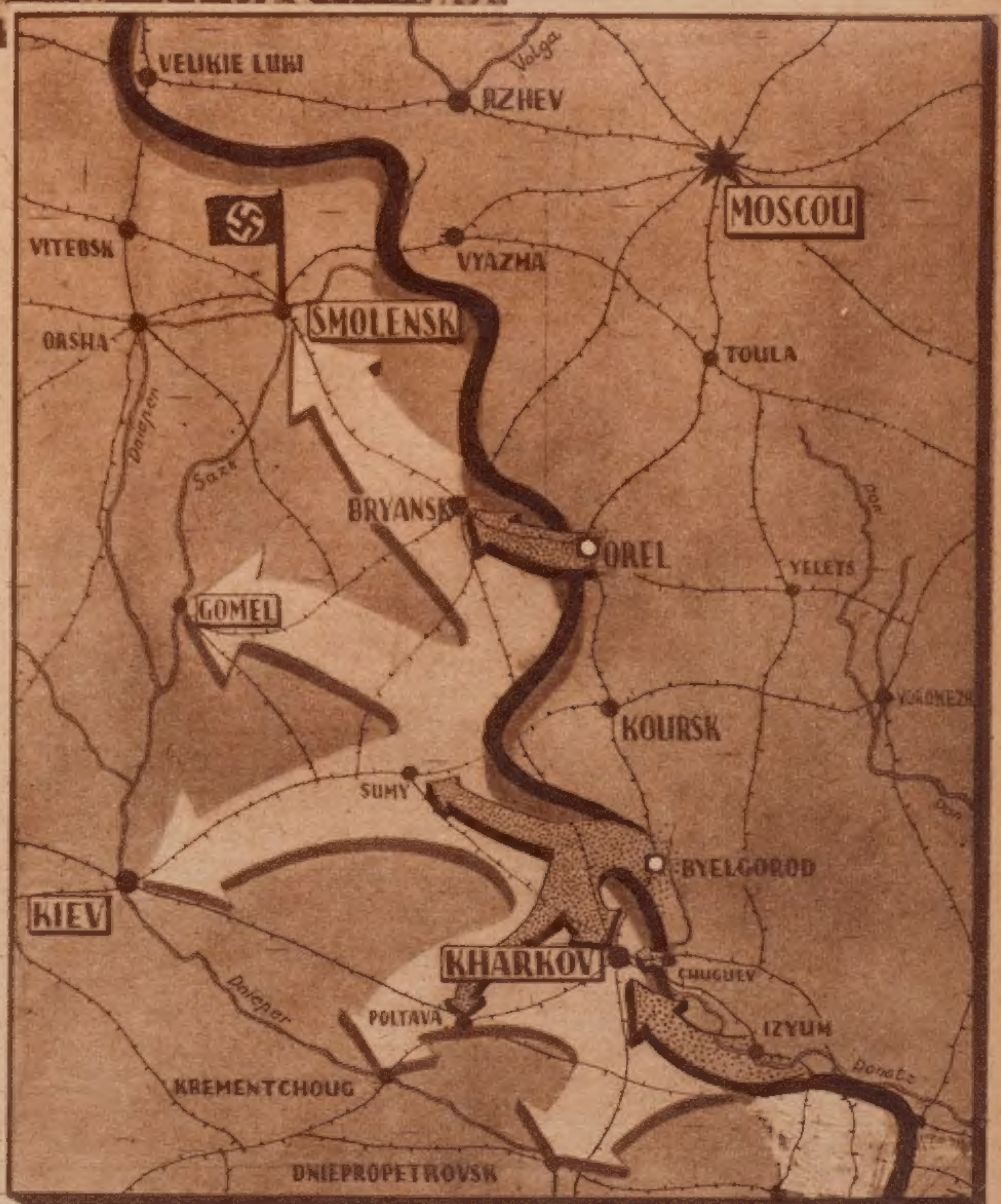
soviétique est succinctement exprimé dans un manuel officiel d'entraînement :

« Le Russe tire le maximum de profit de son extraordinaire sens de l'orientation, de sa science du camouflage et de sa détermination à engager le combat. »

Un autre commentateur militaire écrit dans la revue hebdomadaire « Militarwochenblatt » que le soldat russe n'est pas un être normal, mais « quelque chose d'étranger à ce monde », animé d'un « instinct animal très développé, puissant », qui fait de lui un homme « insensible au froid et à la souffrance ». S'il n'en était ainsi, pourquoi le Russe « attaquerait toujours, quelle que soit la supériorité des forces adverses » ? L'Allemand qui est raisonnable sait que l'on ne doit attaquer que si on peut amener à merci les forces ennemies par une supériorité suffisante.

L'activité inlassable du soldat soviétique exaspère les nazis. « Là où il ne semble y avoir aucune perspective d'une action immédiate, il construit une route », tandis que l'Allemand est enclin à la paresse entre les combats. Der Russe montre aussi une ingéniosité, un esprit d'invention peu commun. Il conçut le « cocktail Molotov » en partant d'une bouteille de vodka vide, de la gazoline prise d'un tank détruit, et d'une petite quantité de coton tirée de son propre uniforme. Le résultat en fut une arme fort apte à mettre le feu aux tanks et aux véhicules ennemis. Un commentateur nazi presse ses camarades « de rester sur leurs gardes afin d'éviter de connaître une mort soudaine. Der Russe peut apparaître n'importe où, comme l'homme invisible, et disparaître d'une manière non moins subite. »

Les caractéristiques russes, de patience infinie et de courage extraordinaire, se manifestèrent de façon parfaite lors de la capture d'une ville au cours de la contre-offensive de l'hiver dernier. Durant plusieurs nuits consécutives l'infanterie soviétique, vêtue de blanc et portant des armes enveloppées de blanc, rampa à travers une vaste plaine déboisée, couverte de neige et parsemée d'avant-postes allemands. Chaque matin, à l'aube, elle se glissait hors des véhicules et se terrait dans la neige. Quand la nuit tombait, elle reprenait sa lente et silencieuse approche vers la ville. Finalement, un jour, au petit matin, l'assaut fut lancé à une courte



Les armées soviétiques, après avoir pris Orel et Byelgorod, poursuivent leur pression sur les forces nazies. Les flèches en pointillé indiquent les objectifs immédiats des mouvements actuels et celles en blanc traduisent la direction des poussées qu'effectueront vraisemblablement les Russes, en vue de refouler l'ennemi jusqu'à la ligne du Dniepr.

Heureux retour de soldats rouges dans un village cosaque au milieu des leurs.





Cette photo dramatique montre des soldats de la Huitième Armée avançant au pas de course, baïonnette au canon, au milieu de cadavres ennemis dans une ville de Sicile.

A LA POURSUITE DE L'ENNEMI EN SICILE

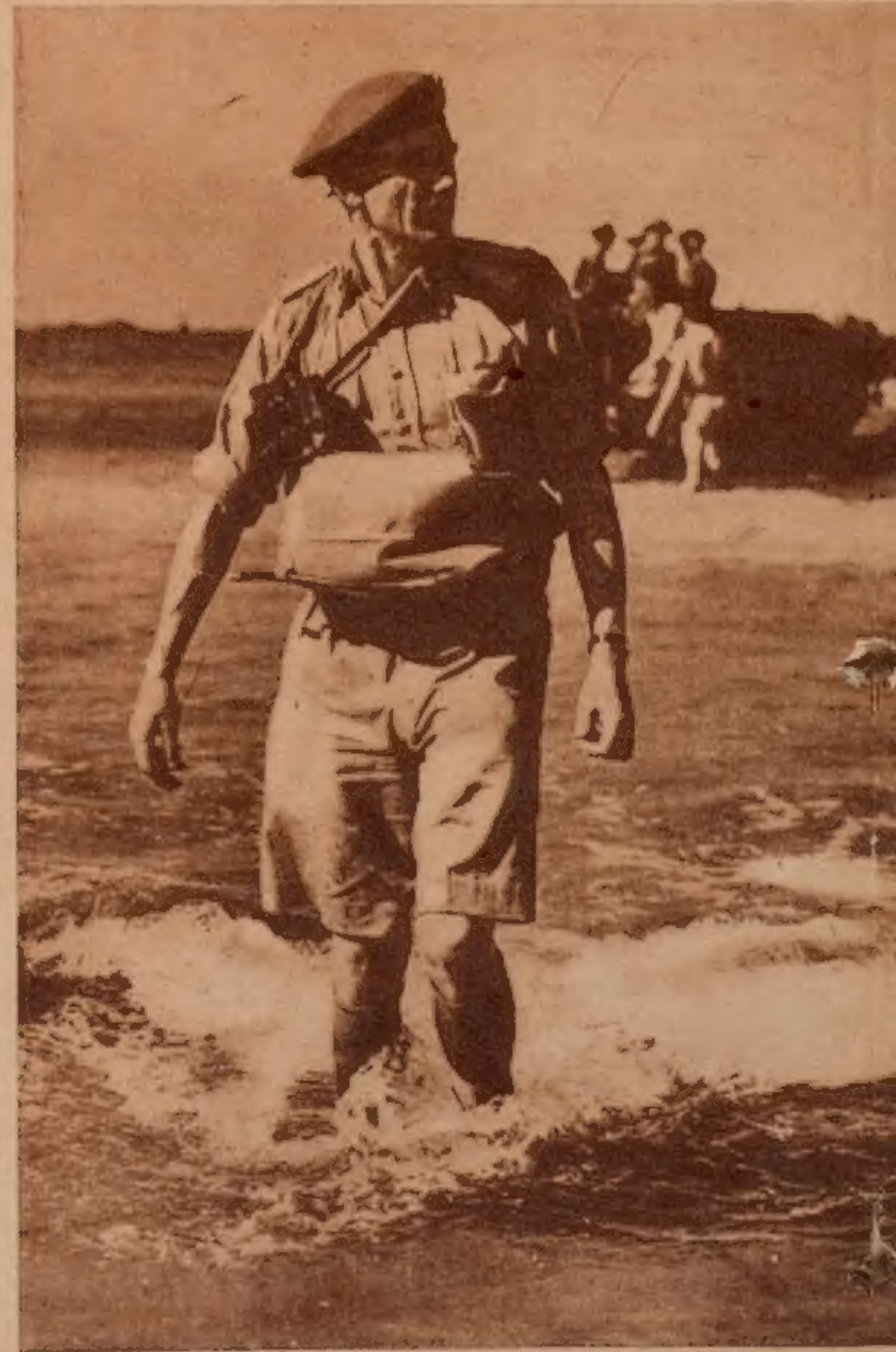
Comme l'a déclaré cette semaine le général Montgomery dans une proclamation à ses hommes, les jours du Boche sont comptés en Sicile. Les combats visant au refoulement des divisions de l'Axe restantes qui occupent maintenant moins d'un cinquième de l'île se sont intensifiés. L'opiniâtreté de la résistance allemande expose les troupes qui tiennent encore à ne plus avoir une voie de retraite. Mais dans leur souci de se sauver, celles-ci laissent derrière elles un abondant matériel. Les Alliés sont maintenant en vue de l'Italie.



Le général Montgomery surpris par l'objectif peu d'instants avant d'adresser une proclamation aux hommes de la VIIIème Armée qui prirent part aux dernières opérations



Le pillage systématique des armées axistes a laissé les populations dans le dénuement complet. Voici un Tommy partageant sa ration avec des enfants réfugiés des villes.



Le major général G.G. Simonds, commandant de la Première Division canadienne, prend pied sur l'île. C'est le plus jeune général de la vaillante armée canadienne.



Tour à tour, ces soldats viennent remplir leur gourde à la fontaine publique de la petite ville de Villasmundo. Cette région possède très peu de points d'eau.



L'infanterie procède au nettoyage d'une ferme aux environs de laquelle l'ennemi a laissé des tireurs d'élite pour couvrir son repli.



Ouvriers siciliens travaillant sur les routes pour permettre aux transports d'accélérer leur avance. Ils n'en paraissent pas mécontents. Ce chemin mènera-t-il à Rome ?

LA SICILE

n'est pas photogénique

C'est sur son lit d'hôpital que nous avons trouvé Terry Ashwood, cameraman de « Pathé Gazette », où il soigne une jaunisse contractée en Sicile. Grand garçon aux cheveux blonds, au visage long et expressif, il rappelle étrangement Leslie Howard. Il a un regard amusant aujourd'hui que ses pupilles bleues contrastent avec ses yeux jaunes. Il a vraiment la jaunisse !

Premier cameraman rentré de Sicile, il a bien voulu, malgré sa maladie, nous accorder une interview exclusive.

« La Sicile ! C'était un voyage de plaisir, un « plaisir-cruise », plutôt qu'un départ de bataille. Nous étions sur un gros transport de troupes, faisant partie d'un grand convoi, et nous voyageons sur une mer splendide, prenant des bains de soleil sur le pont.

« J'étais furieux, parce que je n'avais pu m'arranger pour débarquer avec les premiers hommes. J'ai dû attendre deux jours et nous n'avons rien trouvé, tout le long de la traversée, qui pût nous inquiéter ou même nous déranger. Pas une alerte, pas un raid. Avant d'accoster, nous avons aperçu, dans le ciel trois solitaires avions de reconnaissance. J'étais le seul cameraman à bord, à part le commandant de la section des films de l'armée.

LA PLAGE DE SYRACUSE

« Nous fûmes envoyés à l'est, près de Syracuse, sur la plage située au sud du port. Nos troupes avaient si bien maîtrisé la situation dès l'abord, que nous ne rencontrâmes aucune résistance. Les commandos transportés en avion et en planeur, qui avaient pris un si grand risque, avaient su préparer la première descente à terre. Ils avaient capturé le pont qui relie la plage à la ville de Syracuse, par-dessus la rivière longeant la côte, et grâce à eux, les contingents, après avoir accosté, purent prendre pied facilement et consolider leur position.

« Une mer houleuse, un vent de tempête, leur avaient permis de donner le change aux défenseurs de la côte et de troubler leurs observations.

« Nous dûmes marcher à pied, n'ayant pas encore de transport, jusqu'au camp de fantassins à 15 milles au nord : chacun portait son propre équipement. J'étais chargé de deux caméras, de deux caisses contenant des films et des lentilles et de mon sac de campagne — si lourd que, tombant à terre, je ne pouvais plus me relever. Je regrettais à chaque pas de n'avoir pas l'occasion de faire des prises de vues. La population était excessivement aimable et soulagée de nous voir, bien qu'elle eût subi de lourds bombardements les jours précédents. Et j'ai souvent surpris avec mon appareil des « tommies » qui partageaient leurs rations avec les habitants.

« Pourtant, rares étaient ceux qui s'entendaient avec les civils. S'ils apprennent en quelques jours l'arabe des rues du Caire, l'italien contient pour eux d'insondables mystères !

« Beaucoup d'Italiens avaient repris leurs vêtements de civils et avaient renoncé à la guerre ; d'autres étaient des parachutistes allemands envoyés pour déranger nos communications, et nous interrogeons tout le monde, pour découvrir à leur accent s'il s'en cachait parmi eux.

« Mais nous ne nous attardions pas. Par petits groupes, chacun muni de cartes militaires, prévenus par la radio du navire et les postes de terre de l'avance de nos troupes, nous avançons, espérant arriver bientôt au cœur du combat.

« Le lendemain, nous trouvâmes nos transports et avançâmes jusqu'aux lignes allemandes.

LE PONT DE CATANE

« Nous étions à un demi-kilomètre du pont qui commandait l'entrée de Catane, distante de quatre kilomètres, et c'est là que tous les combats eurent lieu. Nous nous étions cachés dans des petits abris que l'on appelle en anglais boîte à pilules, « pill-box », à une distance raisonnable des mitrailleuses de l'ennemi. Si nous risquions un raid vers le pont, nous entendions les balles siffler au-dessus de nous et sentions le danger de près. De nom-

breuses fois, nos tanks ont essayé de passer, mais ils n'y ont réussi que la nuit, en petit nombre, et certains d'entre eux furent détruits. Il fallait éviter aussi les groupes de « snipers », patrouilles de nuit ennemies, qui se cachaient dans la broussaille et démolissaient, à la mitrailleuse, nos renforts et faisaient sauter les ponts. C'est là le mystère et l'aventure d'un débarquement. La terre étrangère recèle des dangers inconnus qui vous forcent à une attention inquiète et vous permettent aussi de splendides coups de surprise.

« J'ai pu faire quelques bonnes prises de vues là-bas, en pleine action.

— N'avez-vous pas peur de vous exposer ? demandé-je.

— L'on oublie, dans la chaleur d'une rencontre, d'un « coup » intéressant, le danger des balles qui sifflent sur nos têtes.

— N'avez-vous pas rencontré d'opérateur allemand qui filmaient la même scène que vous ?

— Je n'en ai jamais vu, mais cela me rappelle un autre incident : celui où des soldats allemands, au désert, m'ont rejoint, me croyant des leurs. Ils n'avaient pas d'armes, elles nous sont défendues comme à tous les correspondants de guerre, et je ne sais pourquoi ils ont « omis » de me prendre, comme mon camarade Noble, qui filmaient pour British Movietone. J'ai appris aussi qu'un autre camarade, Bayliss, de Paramount, a été tué au cours de ces dernières opérations. Mais ce sont les risques du métier, et nous ne pouvons y prendre garde.

LES MOUSTIQUES !

« La nuit, nous voyions nos parachutistes partir vers les arrières de l'ennemi pour désorganiser la défense du front.

« L'on nous emmena, au cours de la campagne, en automobile autour des lignes du côté ouest, où « travaillaient » les Américains. Et j'ai vu pour la première fois, sans me lasser de les filmer, des centaines de voitures amphibies, que l'on jette du navire, qui descendent en pleine mer, et qui, arrivées à terre, roulent sans autre formalité.

« Mais ce voyage a manqué d'événements. C'est bon signe pour les plans du commandement, mauvais pour notre métier !

« Après quelques semaines d'attente et de lutte, je voyais que nous allions remporter un succès décisif, mais, hélas ! les moustiques qui pullulent dans la région, malgré les crèmes, les pilules et les moustiquaires dont on nous avait pourvus, m'ont donné, ainsi qu'à plusieurs camarades, la jaunisse que voici. Nous travaillions alors depuis trois jours à élargir la brèche que nous avions ouverte chez l'ennemi. Deux jours après mon départ, la position tombait. C'était là que j'avais vu plus de morts en un seul endroit que dans aucun champ de bataille de cette guerre. Mais nos hommes avaient eu tout le temps une confiance inébranlable : confiance affermie par la vue des avions alliés qui passaient par vagues constantes, toute la journée, dans le ciel.

SOUVENIRS

« Je me souviens qu'en Tunisie, à Sfax, nous sommes entrés dans la ville les premiers, avant les tanks ; nous avons pu surprendre les Allemands se promenant librement dans les rues. J'ai pris des « coups », par exemple, où une voiture blindée anglaise rencontrait une voiture allemande. Les équipages surpris se toisaient du regard, déconcertés, puis prenaient leurs armes et se tiraient face à face. Scènes épiques, durant lesquelles mon bras tremblait maintes fois, quand je tournais la caméra. A Bône, j'ai filmé des combats de rues...

« Mais, en Sicile, j'ai manqué la gloire du coup final et perdu ma chance ! »



A l'heure du couvre-feu, la police militaire patrouille les rues des villes occupées. Voici un « picket » donnant des instructions à un « carabiniere » qui paraît plein de bonne volonté.



OFFENSIVE VERTICALE SUR L'ALLEMAGNE

L'auteur de cet article, Francis Vivian Drake, pilote de la dernière guerre et autorité internationale en matière aéronautique, montre, avec chiffres à l'appui, comment, par une offensive gigantesque et soutenue, l'Axe pourrait être mis hors de combat en l'espace de 6 mois.

Il se pourrait que les méthodes britanniques et américaines soient combinées. De toute façon, la véritable question en jeu est la concentration de suffisamment de bombardiers, de jour ou de nuit, afin de lâcher le poids nécessaire de bombes, quel qu'il soit, pour paralyser l'industrie allemande.

60 GRANDS RAIDS

Le chargement de bombes transporté par les appareils américains et britanniques va de deux tonnes et demie à huit tonnes. Le chargement moyen est de quatre tonnes pour un rayon d'action moyen. Ainsi, pour lâcher les 240.000 tonnes que l'on croit nécessaires pour mettre l'Allemagne en difficulté de façon décisive, mille bombardiers doivent survoler les cibles 60 fois. A cause des conditions atmosphériques, il ne faut pas compter sur une moyenne de plus de dix raids par mois. Pour porter un coup fatal au cœur de l'ennemi, il faudrait donc une série de raids, avec 1.000 avions chaque fois, pendant six mois.

Un bombardement exécuté de manière aussi continue exigerait une réserve de deux avions au sol pour chaque avion en l'air, car il faut tenir compte des préparatifs et des réparations. L'organisation de raids en série de 1.000 avions comporte donc l'existence d'effectifs permanents de 3.000 bombardiers. Les raids de 1.000 avions sur Cologne, Essen, etc., ont fourni un chiffre encourageant au sujet du coût des remplacements. Avant ces attaques, le taux des pertes infligées par l'ennemi s'élevait à quelque 10 % en moyenne. Les raids de 1.000 avions ont démontré que les pertes en combat ne sont plus que de 4 % à peine, à cause de la désorganisation générale des défenses au sol de l'ennemi.

A ces pertes subies lors des bombardements de nuit, il faut probablement ajouter 2 % d'accidents au décollage et à l'atterrissage. Cela porte le total des pertes à 6 % ; et pour des raids de 1.000 avions, cela signifie 60 avions par mission ou 600 par mois.

En résumé, voici les éléments dont nous disposons jusqu'ici : il faudrait, pour anéantir les industries allemandes en six mois, 240.000 tonnes de bombes lâchées par un nombre total de 3.000 bombardiers avec une réserve de remplacement maximum de 600 bombardiers par mois.

L'OFFENSIVE EST POSSIBLE

Avons-nous suffisamment de bombardiers pour entreprendre une telle campagne ?

La production américaine et britannique de bombardiers lourds et moyens — au complet, avec équipages, armements et ac-



Cette reconstitution, qui aurait pu paraître audacieuse il y a peu de temps, re-

POIDS DES BOMBES JETÉES SUR L'ALLEMAGNE PAR LA R.A.F. DURANT LES 5 DERNIERS MOIS

MARS	5.000 TONNES
AVRIL	10.000 TONNES
MAI	12.500 TONNES
JUIN	12.500 TONNES
JUILLET	15.000 TONNES

Ces dommages ont été causés par une poignée d'hommes — moins nombreux que ceux qui prirent part au raid de commandos de Dieppe. Ils ont opéré avec moins de bombardiers, simultanément, que les Etats-Unis n'en produisent maintenant chaque mois. Si donc ces effectifs restreints ont pu détruire 7 % de l'industrie allemande, que faudrait-il pour multiplier les dommages jusqu'à ce que le Reich ne pût continuer à ravitailler ses lignes de front ?

PARALYSER L'INDUSTRIE ALLEMANDE

Les rapports des services des renseignements révèlent que la destruction de ces 7 % soumet l'industrie allemande à une épreuve terrible, d'autant plus qu'elle est déjà durement mise à contribution par les fronts russes et autres. Les experts estiment qu'avec une proportion de destructions de 40 % — soit un poids de bombes équivalent à 225.000 tonnes — l'Allemagne ne pourrait probablement pas être en mesure de continuer la guerre. Selon certaines autorités militaires britanniques, une proportion de 33 %, ou 180.000 tonnes de bombes, suffiraient.

Les aviateurs vérifient ces constatations d'une autre manière. En tenant compte du fait que la superficie occupée par toutes les industries de guerre allemandes est d'environ 2.500 kilomètres carrés, ils trouvent que les parties cruciales n'occupent qu'environ 1.000 kilomètres carrés. Environ 240 tonnes de bombes explosives et incendiaires démolissent un kilomètre carré. D'où 240.000 tonnes, utilisées au cours de bombardements de nuit par la R.A.F., détruiront la totalité de la zone critique.

Le programme américain de bombardement de jour, avec son degré très élevé de précision, doit, présume-t-on, causer de plus grands dommages à l'industrie ennemie, pour une consommation moindre de bombes, relativement à la R.A.F. Si le plan américain s'avère susceptible d'être mis en application, la quantité de bombes nécessaires pour anéantir l'industrie de guerre allemande pourrait être réduite dans une très grande mesure.

Cependant, comme la méthode américaine n'est applicable que de jour et par bonne visibilité, les bombardiers des Etats-Unis sont gênés par les attaques des chasseurs et ils ne peuvent pénétrer profondément au cœur de l'Allemagne, comme le fait chaque nuit la R.A.F., à moins d'être en nombre suffisant pour franchir les vagues successives de chasseurs allemands.

La puissance aérienne alliée pulvérise les villes ennemies.

Les dernières informations parvenues en Angleterre révèlent d'intéressants détails sur les dégâts causés à l'Allemagne, en 1942, par les avions de bombardement britanniques. Ces renseignements permettent de dresser un tableau complet des effets de l'aviation, employée comme arme offensive primordiale.

Les ravages infligés à l'Allemagne en 1942 sont graves. Et ils ont été provoqués par des effectifs de bombardement très réduits par rapport à la production actuelle des Etats-Unis.

L'an dernier, pas un seul bombardier américain ne survola l'Allemagne. Les appareils de bombardement de la R.A.F. accomplirent toute la besogne — et ces appareils ne constituent que le dixième des effectifs totaux de l'aviation britannique. Celle-ci, afin d'organiser un des rares raids auxquels prirent part un millier d'avions, dut littéralement vider ses hangars ; elle dut même emprunter des avions et des pilotes aux escadrilles de réserve et aux écoles d'entraînement de l'aviation de bombardement. Les faits, maintenant rendus publics, indiquent néanmoins que si la R.A.F. avait pu continuer de tels raids depuis le mois de juin, l'industrie allemande se serait peut-être trouvée paralysée dès Noël. Ils indiquent, quoi qu'il en soit, que l'Allemagne pourrait être mise hors de combat avant Noël prochain à condition que des mesures appropriées soient prises dès maintenant.

L'ASSAUT VERTICAL

Le plan qui consiste à détruire l'Allemagne par les airs n'est pas l'œuvre de stratèges en chambre. Il exprime la conviction d'officiers supérieurs de l'aéronautique et de professionnels qui, chaque nuit, observent l'Allemagne à travers leurs viseurs, analysent les photographies après chaque raid, étudient les rapports du service des renseignements et estiment les dégâts causés.

Sir Arthur T. Harris, chef de la section de bombardement de la R.A.F., a déclaré : « Si je pouvais envoyer mille bombardiers, chaque nuit, au-dessus de l'Allemagne, celle-ci, en automne, ne serait plus en guerre. »

Le général de division aérienne Ira C. Eaker, commandant de la VIIIe force aérienne des Etats-Unis en Grande-Bretagne, a, d'autre part, résumé son opinion ainsi :

« Il y a dans les Iles Britanniques assez d'aérodromes, construits ou en construction, pour recevoir les appareils nécessaires pour anéantir l'Allemagne. En détruisant les usines aéronautiques de l'ennemi, on peut mettre un terme à sa puissance aérienne. En détruisant ses usines d'armements et ses communications, on peut contraindre ses armées à s'arrêter. En détruisant ses chantiers navals, on peut le mettre dans l'impossibilité de construire des sous-marins. Tout ce qui peut être détruit à coups de canon peut être détruit par des bombes. »

Aussi bien Harris qu'Eaker préconisent le nouveau principe militaire de l'assaut vertical, principe basé sur le postulat que la guerre motorisée moderne est gagnée plus facilement par une attaque contre les sources industrielles chargées d'alimenter la ligne de front ennemie. Les chefs de l'aviation croient qu'elle est plus efficace — plus économique et plus rapide en même temps — pour éliminer l'ennemi en le frappant au cœur avec des bombes, plutôt qu'en le frappant aux pieds avec des canons.

Au cours de son attaque verticale contre la Grande-Bretagne, la Luftwaffe commit, dès le début, une erreur qui devait l'empêcher de vaincre. Les nazis, en effet, commencèrent par exposer en plein jour leurs bombardiers lents, relativement désarmés et transportant une faible charge de bombes, aux attaques dévastatrices des chasseurs britanniques. Leurs pertes atteignirent de telles proportions qu'ils ne furent plus, par la suite, en mesure de monter des attaques de nuit massives, d'une envergure décisive.

OFFENSIVE PEU COUTEUSE

La guerre en Russie constitue un exemple frappant de ce que coûte l'attaque latérale. Malgré des millions de victimes, les deux adversaires continuent à se battre sur le même territoire à peu près qu'il y a seize mois. Par ailleurs, le succès allié en Afrique du Nord (et en Sicile) ne peut représenter qu'un premier pas vers les citadelles allemandes. La campagne du sud-ouest du Pacifique a été nécessaire pour faire avorter une offensive japonaise contre l'Australie, mais en tant qu'offensive en soi, cette campagne ne peut être que la première d'une série d'étapes sur la longue route vers Tokio.

Aucun de ces fronts ne peut causer de tort à la production de guerre essentielle de l'ennemi. Le tableau suivant, d'autre part, montre comment la campagne de bombardement verticale de l'Allemagne en 1942, infiniment plus petite et infiniment meilleur marché, a sérieusement affecté déjà la machine de guerre allemande :

Raids contre l'Allemagne	221
Tonnage de bombes lâchées sur l'Allemagne	37.000
Nombre approximatif d'usines détruites	2.000
Nombre approximatif de maisons détruites ou gravement endommagées	558.000
Nombre approximatif de personnes évacuées	750.000
Proportion approximative de l'industrie de guerre allemande ravagée	7 %

cessoires essentiels — dépassait au printemps 1.000 par mois. Elle s'élève au fur et à mesure que l'on avance dans l'année. Tous ces avions peuvent servir à bombarder n'importe quelle cible de l'Allemagne industrielle.

Des effectifs de bombardement devraient être rapidement rassemblés — suivant les vœux des chefs de l'aéronautique alliés — afin d'entreprendre la destruction directe de l'Allemagne. Sans porter préjudice à la répartition de bombardiers à long rayon d'action nécessaires pour tenir nos autres fronts, une force commune anglo-américaine pourrait être constituée d'après les données suivantes :

Effectifs totaux (des bombardiers)	3.000
Effectifs moyens par nuit	1.000
Effectifs de remplacement mensuels	600
Proportion de la production commune pour la période envisagée	60 %
Nombre de nuits par mois où des opérations sont possibles, en moyenne	10 %
Tonnage de bombes que les appareils peuvent lâcher à chaque opération, suivant la distance de l'objectif, en moyenne	4.000 t.
Poids de bombes lâchées au cours du pire raid sur Coventry	225 t.
Poids moyen de bombes que les Alliés pourront lâcher chaque mois	40.000 t.
Poids de bombes par année	480.000 t.
Poids de bombes lâchées par la Luftwaffe pendant les 11 mois du blitz sur Londres	7.500 t.

Des bases d'opération dans les Iles Britanniques sont déjà prêtes. D'amples réserves de carburant le sont également, et la consommation mensuelle des effectifs en question serait inférieure à la capacité de deux pétroliers. Quant au reste du matériel que l'on doit transporter par bateaux, il n'est qu'une fraction du matériel qui serait nécessaire à une grande offensive terrestre, et il peut être livré par l'artère de ravitaillement la plus courte : celle qui mène des Etats-Unis à la Grande-Bretagne.

Toute l'opération ne comporterait l'emploi que de la moitié de la production totale de bombardiers de 1943. Les fronts d'Extrême-Orient et de Méditerranée pourraient recevoir, malgré cela, beaucoup plus de bombardiers qu'ils n'en ont jamais eus. Et que l'on se souvienne qu'avec de tels effectifs, nous pourrions gagner non pas des campagnes éloignées, mais bel et bien la partie européenne de la guerre — avant la fin de 1943.

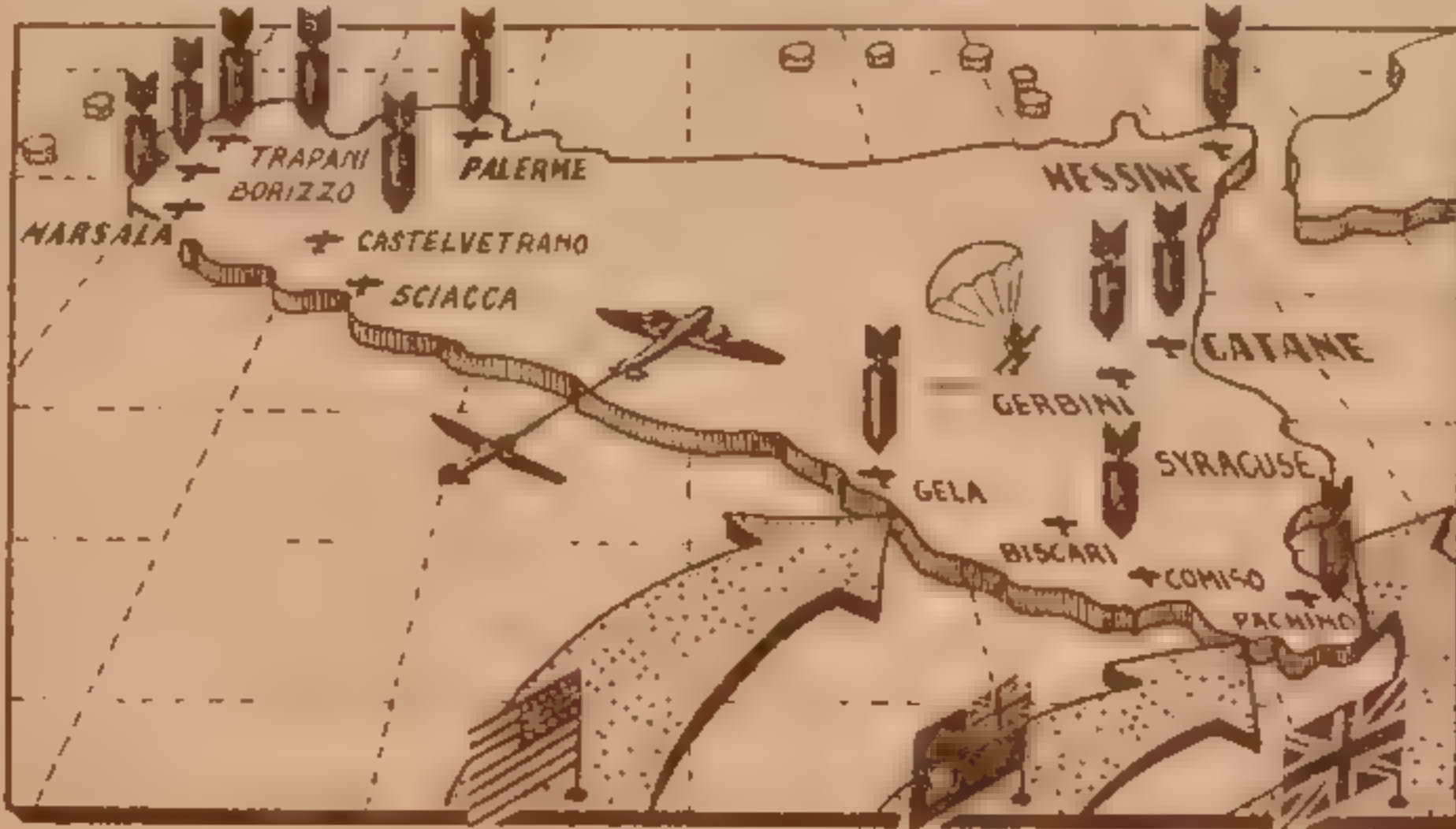
Le plan des chefs des aviations alliées, qui consiste à détruire les industries de guerre de l'Allemagne, est plus pratique que tout autre programme possible.

Par rapport aux pertes énormes que nous subirions au cours de n'importe quelle grande offensive de surface, une attaque aérienne totale coûterait peu de chose. Le raid de 1.000 avions sur Cologne, qui coûta 257 hommes aux Britanniques, causa la mort de plus de 30.000 ennemis. Une campagne aérienne de six mois, destinée à amener la fin de la résistance allemande, coûterait un maximum de 30.000 hommes à peine, à supposer même que tous les équipages de tous les bombardiers perdus périssent.

(Du Reader's Digest)

LES 5 PHASES DE LA BATAILLE DE SICILE

Après la préparation aérienne contre la Sicile exécutée pendant les 52 jours du fameux plan Tedder, les forces constituant le Quinzième Groupe d'Armées effectuèrent le 10 juillet à l'aube leur débarquement. Trente-cinq jours ne se sont pas écoulés que la campagne de Sicile est sur le point d'être achevée. Les troupes alliées procèdent à la liquidation des divisions nazies, qui ont opposé une résistance farouche. C'est que l'enjeu était de la plus grande importance. Il s'agissait pour les Allemands de tenir le plus possible afin que l'Italie ne déserte pas le camp de l'Axe. Du côté allié, la preuve est faite désormais que toute entreprise sur le Continent est maintenant possible et que le jour du second front proprement dit, obligeant les nazis à soustraire un nombre substantiel de troupes du front de l'Est, n'est guère éloigné. Ce jour-là sonnera le glas de l'Axe. Il apparaît en somme, comme l'indiquent les cartes ci-dessous, que la campagne de Sicile aura comporté cinq phases consécutives, et la dernière étape de l'assaut final.



PREMIÈRE PHASE : DÉBARQUEMENT

Une recrudescence des attaques aériennes sur la partie occidentale de la Sicile est destinée à tromper l'ennemi sur le lieu du débarquement. Le 10 juillet, des parachutistes et des troupes aéroportées sont jetés sur l'île, tandis que de 3.000 bateaux débarquent progressivement, en trois secteurs côtiers, près de 160.000 hommes, 600 tanks, 14.000 véhicules et 1.600 canons.



DEUXIÈME PHASE : L'INFILTRATION

Débarquées entre Pachino et Syracuse, les troupes anglaises progressent le long du littoral en direction de Catane. De leur côté, les forces canadiennes avancent à l'intérieur et effectuent une double jonction : d'une part avec les Anglais à l'Est, d'autre part avec les forces américaines provenant de Gela. Ces dernières, dirigées par le général Patton, s'élancent vers Licata.



TROISIÈME PHASE : LA PROGRESSION

Tandis que la Huitième Armée se donne pour tâche provisoire de contenir les troupes axistes dans le secteur considérablement renforcé de Catane, les forces du général Patton secondé des goudiers français occupent, en suivant le littoral, la ville d'Agriente, le port d'Empedocle, Marsala, Trapani et Palerme ; puis à l'intérieur, avec la progression simultanée des troupes canadiennes, tombent tour à tour Santa Caterina et Enna.



QUATRIÈME PHASE : NETTOYAGE ET PAUSE

Ayant atteint une ligne allant de Catane à Termini en passant par Enna, le Quinzième Groupe d'Armées procède au nettoyage des régions occupées et à la consolidation de ses positions avant le dernier assaut. Il occupe à ce moment les 4/5 de l'île. Les Anglais de la 8ème Armée tiennent l'Est, les forces anglo-canadiennes et les Américains se partagent le centre et les Américains tiennent l'Ouest. Le moment est venu de frapper le coup décisif.



DERNIÈRE PHASE : VERS LA PRISE DE MESSINE

Comme le montre la carte ci-dessus, les forces allemandes s'opposant au poids de la Huitième Armée sont dans une situation dangereuse. Elles risquent un mouvement enveloppant qui leur couperait la retraite. Aussi, au fur et à mesure de la pénétration sur leur flanc droit, sont-elles contraintes de se couvrir en cédant du terrain. Le chiffre des prisonniers de l'Axe en Sicile a dépassé à ce jour les 130.000 hommes. Il traduit éloquemment la réussite des multiples mouvements de pinces exécutés au cours de la progression. Une fois que la ligne supérieure du volcan Etna aura été atteinte, la campagne de Sicile sera virtuellement terminée. L'Axe devra fuir.

présente des bombardiers exécutant à basse altitude un raid sur des usines.

Dans les montagnes de Yougoslavie



LES PARTISANS ONT RESISTE aux tanks et aux canons

Désireux de fermer une plaie dangereuse au sud de l'Europe, Hitler a donné l'ordre à son état-major de préparer une offensive qui nettoierait définitivement la résistance yougoslave et supprimerait une tête de pont redoutable au cas d'un débarquement allié dans les Balkans.

Les plans furent préparés par les états-majors nazis, à Sarajevo, et une région entière du Monténégro fut marquée sur les cartes militaires. Un cercle fut dessiné soigneusement autour de tout le district où le général Tito et ses partisans tenaient une montagne, devenue depuis, presque infranchissable.

LE PAYS DES TROIS RIVIÈRES

C'est le pays des trois rivières, la Piva, la Tara et la Cetina, qui coulent impétueusement à travers les gorges abruptes des montagnes. Les paysans des lieux qui se sont ralliés aux forces partisans connaissent toutes les pistes de chamois et les sentiers de la région. Depuis deux ans, l'Axe a envoyé des colonnes punitives dans la montagne, et après des semaines de guerre contre des ombres, les restes de ces colonnes ont été obligés de se retirer.

Cette fois-ci, il ne devait pas y avoir de retraite. Le nœud était posé en un cercle délicat de Kalinovik à Foca et Gorazde, vers Phevlja, Kolasin et en haut, le long de la frontière herzégovine, à travers Gacko, pour se refermer encore à Kalinovik.

Agissant sous les ordres de Hitler, le général Bader, commandant en chef des forces nazies en Yougoslavie, réunit des forces importantes. Deux divisions alpines nazies, destinées au Caucase, furent amenées pour former une série de « pointes d'aigle », ou cellules avancées et fortifiées à l'intérieur de la région des « Partisans ».

La menace grandissante d'une invasion européenne par les Balkans a conduit Hitler à mener une action décidée contre les « rebelles » yougoslaves. L'effervescence en Yougoslavie n'a jamais cessé et ne cessera jamais. Le jour d'un débarquement dans ce secteur de l'Europe, les Alliés savent qu'ils pourront compter sur l'aide active des francs-tireurs yougoslaves. L'article suivant témoigne de l'importance des activités des « Partisans » dirigés par le général Tito. Il contient des détails inédits sur la grande offensive déclenchée par l'Axe en Yougoslavie.

Elles osèrent à couvrir les bataillons du génie contre les Partisans qui faisaient sauter les routes à la dynamite, ces routes où circulaient les canons de l'Axe, les tanks et l'approvisionnement.

Du champ d'aviation de Mostar, le commandant de la Luftwaffe envoya formation après formation, des bombardiers en piqué pilonner les petites villes et les transformer en poussière ensanglantée. L'un des pilotes dont l'avion s'était écrasé dans les montagnes dit aux Partisans que son escadron avait été ramené de Russie pour un « repos ».

Des rapports de la reconnaissance, Tito et son état-major comprirent qu'ils avaient affaire à la plus lourde offensive effectuée depuis l'attaque allemande d'il y a deux ans. Supportant les divisions nazies, des forces italiennes de la région côtière, des régiments quislings d'Oustachis croates de l'armée « Domobran » de Pavelich, et la meilleure partie de deux divisions bulgares arrivèrent nouvellement.

Ces forces avaient des douzaines de tanks moyens et de batteries de canons de montagne, tirées par des mules ou des tracteurs légers.

LA FORCE PARTISANE

Face à cette armée, la force partisane n'était pas impressionnante. Recrutés de tous les coins de la Yougoslavie, de solides monta-

grands bosniens, aux longues moustaches et portant des manteaux en peau de mouton brunie, de jeunes intellectuels des universités qui passaient les rares intervalles de la lutte à enseigner aux paysans à lire et écrire, étaient aux ordres du général Tito. Des soldats réguliers de l'armée croate, portant encore un semi-uniforme, sous leurs bandoulières de cartouches, et certains d'entre eux des bottes italiennes capturées, la plupart des leggings en peau de mouton. Les musulmans qui se battent partagent leurs maigres rations avec les Slovènes du Nord.

Aux côtés des hommes, le fameux bataillon des Femmes qui est entraîné à se battre auprès des troupes, au besoin. De jeunes nurses des hôpitaux de Belgrade et de Zagreb ont entraîné les femmes paysannes au secours d'urgence.

Sous la direction d'un chirurgien célèbre, les Partisans ont organisé également un hôpital de campagne qui a sauvé des centaines de vies.

L'inégalité du nombre n'était rien auprès de la disproportion des armes. Les canons de montagne sont rares chez les Partisans et chaque balle doit toucher son but.

Cachés dans les cavernes des montagnes, des stocks de munitions et d'armes attendent cependant la dernière bataille de la liberté yougoslave. Des mécaniciens des fabriques d'armes yougoslaves travaillent dans les denses forêts, fabriquent des explosifs et

de puissantes grenades à main. Contre eux, ont rangées les grandes fabriques de Krupp et Pilsen.

Les espoirs de survivre de Tito étaient fondés à coup sûr sur une action d'arrière-garde, et une pointe soudaine qui lui ouvrirait un passage à travers le cercle de fer de l'Axe se resserrant. A toutes les unités partisans, dans toute la Yougoslavie, il envoya des requêtes pressantes de contre-offensives locales, en vue d'affaiblir la pression de l'Axe.

LA LUTTE

Au début de juin, une colonne de tanks nazie se fraya un chemin jusqu'à la petite ville de Savnik. D'autres points du cercle, les colonnes nazies progressèrent avec de lourdes pertes ; de durs combats furent livrés le long des rives de la Piva.

Tito décida d'ouvrir son chemin, de parvenir à tout prix jusqu'à la Bosnie amie, entre Kalinovik et Foca, et de gagner des positions soigneusement étudiées dans la montagne. Les avions de l'Axe surveillaient les vallées du matin au soir, obligeant le gros des forces partisans à des actions de nuit continuelles et à la retraite vers le nord.

Les pointes nazies qui s'aventuraient en avant essayaient de repérer les Partisans, la nuit, fouillant les flancs de la montagne de leurs projecteurs, cherchant à découvrir les guerriers infatigables. « Ces bandits », écrivait le correspondant de guerre Karl Zottman, surgissent dans l'obscurité, tuent les sentinelles et s'enfuient avec des munitions avant que nos canons puissent tirer. »



Les patriotes yougoslaves, constitués en une véritable armée, reçoivent l'accueil le plus chaleureux de la population paysanne des montagnes de leurs exploits.

MANQUE DE BANDAGES

Chaque bataille ramenait sa rançon de blessés, qu'il fallait transporter sur de rudes charrettes de paysans ou attacher au dos de mules, sur la piste du Nord. « Les opérations devaient souvent être poursuivies sans anesthésiques, sous la lumière des lampes, dans des étables blanchies à la chaux », dit une jeune fille, étudiante en médecine de Belgrade. Des paysannes donnaient leur linge pour servir de bandages et, malgré cela, nous devions enlever les bandages de plaies encore fraîches pour soigner les nouveaux blessés. »

Les opérations militaires se déroulaient parmi des rocs désolés, et la nourriture était réduite à un peu de pain sec, des olives quelquefois du fromage blanc et de l'eau. Les mules tuées dans un bombardement étaient mangées sur le champ. Les colonnes avancées nazies étaient approvisionnées par les airs, à mesure qu'elles s'enfonçaient dans la montagne.

Bien que la division d'élite bulgare Rilska eût été jetée dans la bataille pour éviter un craquement, le corps principal de l'armée de Tito se précipita à travers les lignes de l'Axe sur la route de Kalinovik à Foca. Les pertes furent lourdes des deux côtés.

Des attaques sporadiques dans toute la Yougoslavie attiraient des réserves employées pour contenir toute faille dans le cercle qui se resserrait. La route de Belgrade à Zagreb fut coupée et 22 trains furent détruits. La bataille fit rage sur la frontière slovène. Sur la côte, la ville de Slunj fut enlevée et sa garnison italienne fut nettoyée.

Quand les arrières partisans parvinrent à l'armée principale, à l'ouest de la Drina, à la fin de juin, l'Axe prétendait que 12.000 partisans avaient été tués. Le général Tito admit 5.000 tués et manquants, mais estima les pertes nazies à 22.000 hommes.

Hitler dut alors méditer sur l'observation de Napoléon : « Autre chose est occuper un pays, autre chose est le soumettre. »



Le polygone noir était le centre des activités des Partisans yougoslaves. A partir de cinq directions, les Allemands ont lancé des attaques destinées à les réduire. Les flèches noires représentent les forces axistes et les blanches celles des Partisans qui, échappant à l'encerclement, se sont infiltrées au nord.



C'est une véritable guerre que les Allemands sont contraints de mener en Yougoslavie. A l'abri de tranchées, ces nazis tirent en plusieurs directions.



Quel que soit votre type
 Vous aurez toujours un teint éclatant
 de fraîcheur et de jeunesse avec la
POUDRE DE RIZ
Queen Elisabeth

Plus de 75.000.000 de Kms.



Plus de 75.000.000 de Kms. de vol
 ont été effectués par les avions du Com-
 mandement côtier de la Royal Air Force,
 au-dessus de l'Atlantique et de la Mer
 du Nord, en direction des côtes de
 l'Allemagne et de l'Europe occupée.

Cette annonce
 est patronnée par
 les fabricants du **SAVON DE TOILETTE LUX**
 Le savon de beauté
 des vedettes
 de l'écran



POUDRE *Veve*
Parfum
exquis
 finesse et
 adhérence
 parfaites



BRASSO
 Malgré la guerre, vous pou-
 vez **ENCORE** obtenir
 Brasso, qui donne au métal
 le brillant des miroirs.
 Fabriqué en Angleterre



Pour éviter que le linge
 ne jaunisse, pour le conser-
 ver blanc comme neige, il
 suffit d'employer un peu de...



Madame, vous serez fière de votre cuisine !..
La Phytoline
 Remplace avantageusement
 le beurre animal
 C'est un produit Kaprayat.
MEILLEUR BEURRE VÉGÉTAL
POUR CUIRE, FRIRE, RÔTIR.

JE ME SUIS EVADE DE JAVA

après l'occupation japonaise

Employé à l'usine d'électricité de Batavia, Cornelius Van Der Grift assista à toutes les phases de l'invasion nipponne de l'île de Java. Pendant plusieurs mois, il vécut sous l'occupation japonaise. Finalement, ayant décidé de fuir, il s'embarqua, avec deux compagnons, sur un cutter, véritable coquille de noix, et accomplit l'exploit incroyable de traverser 3.000 milles d'océan, depuis Java jusqu'à l'île Rodriguez, près de Madagascar.

Le passionnant récit de Van Der Grift, que nous publions ci-après, a été tiré d'un récent numéro du magazine américain « Collier's ».

Lorsque les Japonais attaquèrent Java, je faisais partie de l'armée néerlandaise des Indes, et j'étais délégué, en qualité de technicien, auprès de l'usine d'électricité de Batavia. Les autorités nous avaient demandé de demeurer à nos postes, car l'interruption du courant électrique aurait eu un effet désastreux sur le moral de la population. Aussi, nous contentâmes-nous de troquer nos uniformes contre des vêtements civils et d'attendre les événements.

Cinq jours après le débarquement de l'ennemi, Batavia se rendit. Nos troupes se retirèrent dans les montagnes, après avoir détruit tout ce qui était susceptible d'être utilisé par les Japonais. Le 5 mars 1942, les Nippons firent leur entrée dans la ville.

Ce soir-là, malgré l'ordre du gouvernement néerlandais enjoignant à tous les habitants de rester chez eux, j'allai faire un tour en ville. Je brûlais de la curiosité de voir ce qui se passait. Autour du palais du maire, une foule s'était assemblée. Les sentinelles nipponnes qui gardaient la bâtisse perdirent le contrôle de leurs nerfs et ouvrirent le feu : nombreux furent les malheureux qui tombèrent autour de moi, sous les rafales des mitrailleuses. Aussi, je jugeai plus prudent de remettre au lendemain ma promenade.

VOICI LES JAPONAIS !

Les Nippons arrivèrent de toutes parts enfourchant des bicyclettes. Des essaims de petits hommes, portant presque tous lunettes, pédalant des chevaux mécaniques qui avaient été fabriqués sur mesure pour leurs jambes courtes. Ils agitaient de petits drapeaux japonais, et de larges sourires fendaient leurs visages. Ils pouvaient à plusieurs dizaines de mètres à la ronde. Leurs uniformes en cotonnade grise ordinaire étaient tout mouillés de transpiration. Quelques-uns d'entre eux étaient tellement fatigués qu'ils somnolaient tout en pédalant.

Aussitôt arrivés à Batavia, les Japonais s'empressèrent de réquisitionner toutes les autos qu'ils purent trouver dans la ville. Le gros des troupes devait continuer jusqu'à Bandoeng, et les soldats se souciaient fort peu de faire la route en vélo. Je me dirigeais vers l'usine, lorsque deux soldats me firent signe de stopper. Par gestes, ils me firent comprendre qu'ils voulaient mon automobile. Je n'essayai même pas de discuter.

Malgré les sentiments qui m'animèrent ce jour-là, je ne pus m'empêcher d'être amusé par quelques scènes dont il me fut donné d'être le témoin. L'un des Japonais, jouant de malheur, creva un pneu de sa bécane. Aussitôt, il regarda autour de lui et saisit le vélo d'un Javanais qui passait. Il fallait voir ce petit homme essayer de se maintenir en selle sur un vélo qui était trois fois grand comme lui.

A l'usine, personne ne travaillait. Nous attendions les Japonais d'une minute à l'autre. Ils ne tardèrent pas à arriver. Un officier, accompagné de quelques hommes, baïonnette au canon, se présenta.

« Nous prenons consignment de l'usine », déclara le Japonais. Puis il posa au directeur une foule de questions concernant le fonctionnement de l'établissement. Toutes les fois que mon

chef essayait de répondre évasivement, l'officier complétait les réponses. Manifestement, les espions de Tokio avaient fait du bon travail.

LA RÉVÉRENCE OBLIGATOIRE

D'autres soldats étaient entre temps arrivés sur les lieux, et l'usine avait été cernée par un cordon de troupes. C'est en cette occasion que nous apprîmes qu'il fallait faire la révérence aux sentinelles. Plus tard, les journaux publiés sous contrôle nippon donnèrent les détails de ce règlement : les hommes devaient s'incliner suivant un angle de 60 degrés, et les femmes devaient faire une révérence de 45 degrés. La proclamation disait : « Les citoyens devront s'incliner devant les sentinelles pour exprimer leur respect pour la protection que leur donne le Grand Empire Japonais. »

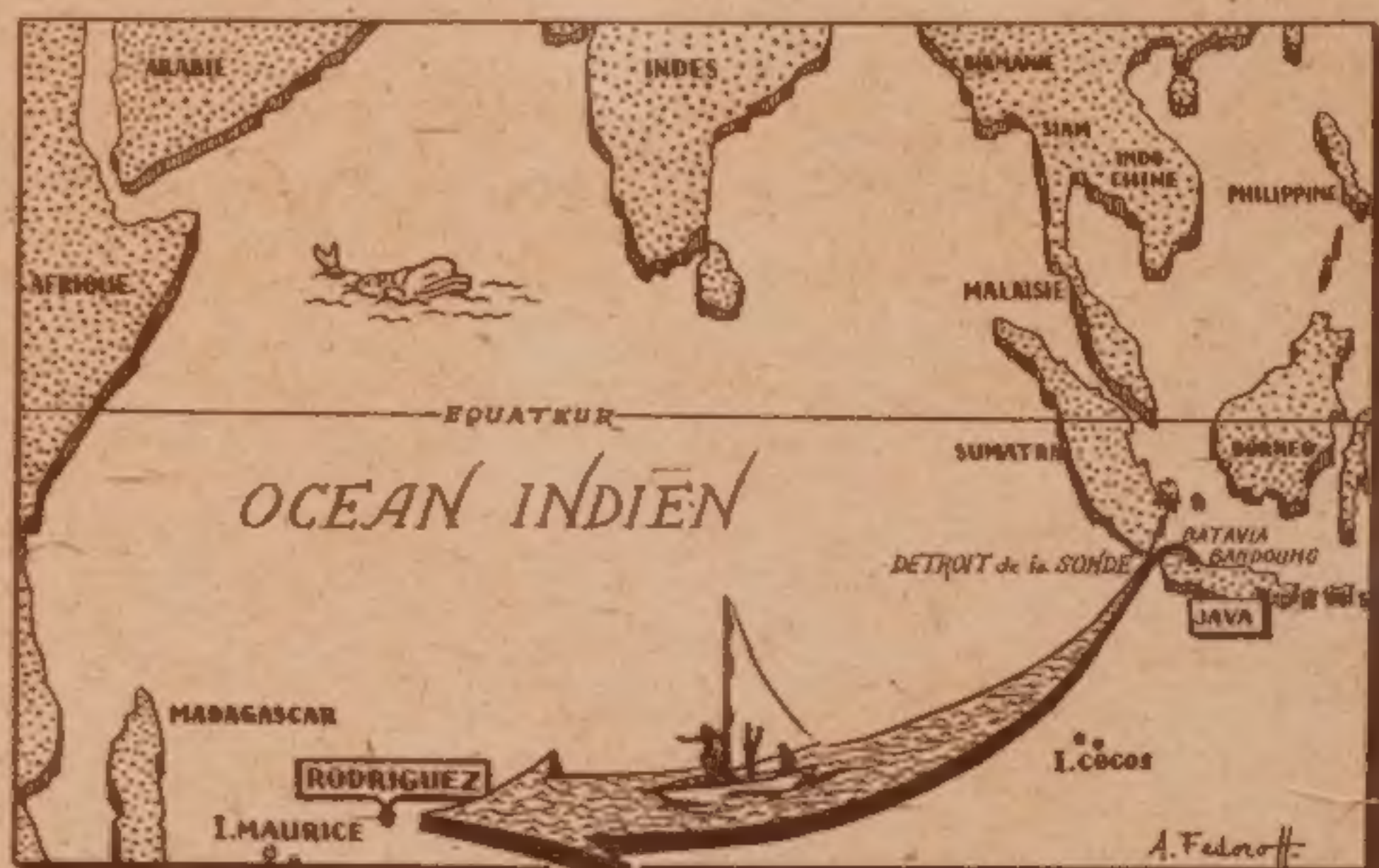
Le même jour, les Nippons affichèrent partout dans l'usine des écriteaux sur lesquels on pouvait lire : « Cet établissement est la propriété du gouvernement japonais ». Ensuite arrivèrent les membres des « effectifs économiques ». C'étaient des spécialistes qui avaient pour tâche d'organiser, toutes les industries et de maintenir en l'état l'activité du pays. L'on nous donna à

tête de marché régulier était bouleversé de fond en comble. Tous les magasins étaient fermés, et les indigènes de l'intérieur n'apportaient plus leurs produits de la campagne. De plus, les autorités militaires japonaises avaient décrété la fermeture des dépôts de riz. Les Javanais souffrirent cruellement de cette mesure. Quelques-uns essayèrent de prendre d'assaut les dépôts, mais les Nippons eurent vite fait de réprimer avec la plus grande cruauté ces tentatives.

Par ordre de l'occupant, tous les journaux locaux avaient suspendu leur publication. Une seule feuille, éditée par les Japonais, était vendue sur la place publique. Ce journal s'appelait « La plus grande Asie ». La langue hollandaise fut bannie, et dans les écoles, les instituteurs furent requis de commencer sans tarder l'enseignement du japonais.

Les envahisseurs avaient l'intention de gagner les indigènes à leur cause, au moyen d'une adroite propagande. Mais entre la théorie et la pratique, la différence est grande. Les Japonais réduisirent les salaires des indigènes de plus de la moitié. Dès lors, tous les efforts de propagande devaient être vains.

La population blanche — ceux parmi nous qui n'étaient pas internés — ne souffrit pas outre mesure dès que les magasins rouvrirent leurs portes. Les prix, après quelques semaines de fluctuations, étaient redevenus plus ou moins ce qu'ils étaient avant l'occupation. Nous avions suffisamment de quoi manger, et les femmes n'étaient pas molestées. Mais toute notre vie était bouleversée.



tous des brassards qui devaient nous assurer tranquillité et protection de la part des troupes d'occupation. Mais, plus tard, nous apprîmes que ces brassards n'avaient aucune valeur s'ils n'étaient estampillés par le Kempei. Le Kempei, c'est la police japonaise, l'équivalent nippon de la Gestapo.

Les agents de cette organisation arrivèrent bientôt à Batavia. Ils apportèrent une liste des habitants de la ville qui devaient être internés. Mon directeur était parmi ces derniers. Plus tard, ayant reconnu que l'usine ne pouvait pas fonctionner sans lui, les autorités le relâchèrent. Il me raconta alors quelques détails, sur les camps de concentration, de nature à faire frémir. Les internés étaient parqués par groupes de six dans des cellules construites pour un seul homme. Chaque fois qu'une sentinelle s'approchait, ils devaient faire une courbette et ensuite se tenir au garde à vous. Les récalcitrants étaient sauvagement battus.

PILLAGE MÉTHODIQUE

Les experts économiques japonais déployèrent les plus grands efforts pour organiser le ravitaillement alimentaire du pays. Mais, naturellement, notre sys-

Malgré toutes les restrictions, le moral de la population, tant celui des blancs que celui des indigènes, se maintint assez haut. Ceux qui avaient un peu d'argent n'étaient que trop heureux de venir en aide aux autres. Mais une fois les fonds épuisés, il ne restait d'autre ressource que de travailler pour les Japonais. Les serviteurs indigènes et chinois préféraient continuer à travailler sans salaire pour leurs maîtres blancs, plutôt que d'aller s'employer chez les Nippons. Ils aimaient mieux rester avec des gens qu'ils connaissaient, et avoir la certitude de manger un bol de riz tous les jours.

Les Japonais avaient exigé que chaque habitant possédât une carte d'identité, livrée par les autorités d'occupation. Le prix de la carte, établi arbitrairement, était variable : 150 guilders (près de 20 livres sterling) pour les hommes blancs, 80 guilders pour les femmes de race blanche. Les indigènes devaient payer respectivement 100 et 50 guilders.

Dans leur désir de gouverner le pays sans heurts, les Japonais laissèrent intactes plusieurs branches de l'administration hollandaise. Ainsi, les tribunaux continuèrent à fonctionner et les juges

JEU DE MOTS

1. Pourquoi les poules de Mésopotamie ne pondent-elles jamais ?
2. Quelle différence y a-t-il entre un avocat, un paresseux et un morceau de beurre ?
3. Un athlète et un abbé se promènent près d'un étang. Ils tombent dans l'eau. Il en sort deux provinces de la Grèce. Lesquelles ?
4. Pourquoi est-il dangereux de se promener au soleil ?
5. Je suis le chef de 25 soldats ; sans moi, Paris serait pris. Qui suis-je ?

LA VALEUR D'UN SOURIRE

Il ne coûte rien, mais crée beaucoup. Il enrichit ceux qui reçoivent sans appauvrir ceux qui donnent. Il se produit en un instant, mais son souvenir dure parfois éternellement. Il stimule le découragé, égaye le désespéré, repose le fatigué. Il ne peut pourtant pas être volé, prêté, mendié ou acheté, car il n'a de valeur que lorsqu'il est donné. Si donc dans les nuits sombres vous rencontrez des êtres malheureux, aux yeux pleins de tristesse, voulez-vous leur sourire ? Car nul n'a autant besoin d'un sourire que ceux qui ne peuvent plus en donner.

DELASSONS-NOUS...

LE « D » DEFENDU

Ce jeu peut être joué par autant de joueurs que l'on veut. Un joueur se met au milieu et parle de choses et d'autres en une conversation aussi naturelle que possible. Les autres doivent lui répondre également avec naturel, mais il leur interdit de prononcer un seul mot contenant un D., tout joueur enfreignant cette règle est mis hors de jeu et c'est le dernier qui reste en jeu avec le questionneur qui a gagné et qui prend sa place. Le questionneur, lui, n'est pas obligé d'éviter la lettre fastidieuse, il doit se borner à essayer de la faire dire par les autres. Exemples : question : A quel moment pensez-vous partir en vacances ? Mauvaise réponse : quand les classes seront terminées. Bonne réponse : Sitôt l'année scolaire terminée.

PENSEE PHILOSOPHIQUE

Quelles sont les dix plus belles années de la vie ? Pour un homme, c'est de 30 à 40 ans. Pour une femme, c'est de 29 à 30 ans.

RIONS

— Monsieur le Commissaire, je viens retirer ma plainte au sujet de ma montre que je croyais volée. Je viens de la retrouver.

— Trop tard. Le voleur est arrêté !

— Docteur, je me suis très bien trouvé de votre traitement, je vous en suis profondément reconnaissant.

— Mais je ne me rappelle pas vous avoir soigné !

— Non, vous avez soigné mon oncle et j'étais son seul héritier.

Le professeur de géographie. — Parlez-moi de l'Eure.

L'élève. — Il est moins cinq, monsieur.

— Comment, vous croyez qu'il existe des chiens qui sont plus intelligents que leur maître ?

— Certainement.

— Vous en avez déjà eu ?

GRAINS DE SAGESSE

Ce qui serait une catastrophe peut devenir un bonheur. GOLDSMITH.

Ce qu'une heure refuse, une autre le l'apportera.

DEVISE DE PLUSIEURS CADRANS SOLAIRES.

Nul ne connaît l'avenir : que nul ne désespère !

BYRON.

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière.

Edmond ROSTAND.

Jamais on ne doit désespérer, alors même qu'au milieu de la plus triste nuit disparaît une dernière étoile.

WIELAND.

CHARADE

Mets excellents dans mon premier. Sont bien accueillis sur la table. Buveur joyeux, j'ai de ma table Banni pour longtemps mon dernier. Au dessert toujours, mon entier Chargé de fleurs orne ma table.

Votre nom ?...

PRENOMS FEMININS (I)

JACQUELINE : veut dire : « qui prend la place d'une autre ».

JEANNE, JEANNETTE et JANE : de l'hébreu : « un beau cadeau de Dieu ».

JOSEPHINE : esprit créateur et nature douée.

JUDITH, JUDY : mérite beaucoup de louange.

JULIE, JULIETTE ou JULIA : de l'hébreu : « qui a des cheveux fins ». Celles qui portent ce nom sont ordinairement aimables et souriantes.

(L)

LAURE : vient du latin : « laurier ». Allusion à l'ancienne coutume des Romains qui offraient des lauriers à ceux qui méritaient bien de la patrie.

LILY ou LILIANE : symbole de pureté et d'affabilité.

LINDA : du nom « Ethelinda » qui veut dire : « une femme noble ».

LOUISE : de l'allemand : « qui défend le peuple ». Dévouée envers les autres.

LUCIE : nom d'origine latine et qui signifie : « lumière ». Une personne qui éclaire la route aux autres.

PRENOMS MASCULINS (I)

JACOB : ambiteux et travailleur.

JACQUES : de l'hébreu : « qui prend la place d'un autre ».

JEAN : de l'hébreu : « la grâce de Dieu ».

JEROME : du grec : « un saint nom ».

JOSEPH : connaîtra une existence prospère.

JUSTIN : du latin : « juste ». Jugement sain et juste envers les autres.

(L)

LAURENCE : du latin : « couronné de lauriers ». Connaîtra les honneurs et la félicité.

LAZARE : de l'hébreu : « aidé par Dieu ».

LEON : du latin : « un lion ».

LEONARD : d'origine teutonne : « comme un lion ». Personne courageuse jusqu'à l'intépidité.

LEOPOLD : du german : « toujours disposé à défendre son peuple ».

LOUIS : du français : « un fameux guerrier ».

LUCIEN : du latin : « né à l'aube ».

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)



PHOTOS-DEVINETTES

Ces vieux ne sont que des artistes de cinéma, jeunes, qui se sont maquillés pour les besoins d'un rôle. Pouvez-vous les reconnaître ? Savez-vous le nom du film dans lequel ils ont paru sous cet aspect ? (1) Une actrice française, qui a interprété des dizaines de films, et qui est particulièrement aimée en Egypte. (2) Un grand artiste, qui donne à chacun de ses rôles un cachet inoubliable. A interprété plusieurs rôles historiques. (3) Elle fut « la première femme de l'écran ». A récemment incarné un personnage de Shakespeare. (4) Elle fut une des plus grandes tragédiennes de l'écran. Actuellement, elle s'est spécialisée dans les comédies. (5) Il fut la coqueluche du public féminin. Son premier succès fut auprès de Norma Shearer.

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 16 AU DIMANCHE 22 AOUT
20th CENTURY-FOX présente

Walter PIDGEON * Maureen O'HARA
dans

"HOW GREEN
WAS MY VALLEY"



Une des plus belles réalisations dramatiques de la saison !



Au
programme
WAR
PICTORIAL
NEWS
No. 119

3 SEANCES
par jour



DU LUNDI 16 AU DIMANCHE 22 AOUT
UNITED ARTISTS présente

Joan BENNETT * George BRENT * Mischa AUER
dans

"TWIN BEDS"

Un vaudeville désopilant enlevé avec verve et brio
par une pléiade de bons comédiens !



Au programme :
WAR PICTORIAL NEWS No. 119

Chaque Jour 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Lundi, Vendredi et Dimanche 10 h. 30 a.m.

Cinéma DIANA
Rue Elhi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

Cinéma METROPOLE

Rue Fouad Ier — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU LUNDI 16 AU DIMANCHE 22 AOUT
UNITED ARTISTS présente

GEORGE FORMBY

dans

"TROUBLE BREWING"



Les mésaventures comiques d'un détective amateur
avec une bande de faux-monnayeurs !

Au
programme
WAR
PICTORIAL
NEWS
No. 119

3 SEANCES
par jour

